Bouquet Olivier,
Les Pachas du sultan. Essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909).

Paris-Leuven, Peeters (Turcica, XII), 2007, xxxiv + 587 p., cartes, ill., index.
ISBN : 978-9042918924

Événement en soi aussi réjouissant que mémorable, voici un livre qui a de la personnalité. Olivier Bouquet, son auteur (ci-après OB), n'est pas seulement un collègue, c'est un camarade ; il me passera donc, je l'espère, certaines bourrades qui n'entachent en rien mon admiration pour son travail.

Car, oui, son ouvrage en impose. Un peu à l'image du grand vizir Ahmed Cevad Pacha, photographié sur la couverture : le torse est bombé, arborant fièrement médailles et décorations. Celles-ci sont nombreuses et forcent l'admiration, à l'instar des qualités dont fait montre OB : audace et rigueur des propositions, minutie des conclusions ; aisance avec laquelle il dompte le chiffre-roi, faisant cingler tableaux, cartes, frises ; *versatility* de la plume, aussi à l'aise dans le tableau statistique que dans le portrait impressionniste. Oui, décidément, cet ouvrage en impose.

Il s'agit, dit le sous-titre, d'un « essai ». Si le mot est parfois, dans l'usage courant, assorti de connotations péjoratives, nul malentendu n'est possible ici : derrière l'essai, il y a toute une thèse [(1)]. Celle-ci annonçait au demeurant plus nettement sa position, en se déclarant dès la page de titre « essai prosopographique ». L'épithète a été omise de la couverture pour la publication, mais elle n'en demeure pas moins omniprésente et prise très au sérieux, tout au long du texte.

Cette prosopographie se donne les « pachas du sultan » pour objet. Voici donc le plus petit dénominateur commun choisi par OB : le titre prestigieux conféré par le sultan ottoman aux membres les plus élevés de son administration. Ce que ce titre pouvait signifier pour ses détenteurs et peut apporter à notre compréhension de l'histoire ottomane tardive (1839-1909), voilà l'enjeu. À cette fin, OB cherche à tirer parti d'une colossale source d'archives, les *sicill-i ahvâl defterleri* (ci-après SA) ou, selon la traduction proposée (p. 50), « livres généraux de la Commission des états de service des employés de l'administration civile ottomane », compilés à Istanbul au cours des dernières décennies de l'Empire ottoman. Des 202 registres, il a extrait un échantillon de 282 individus, dont la liste, assortie de références bibliographiques, est donnée en annexe (p. 471-491). Il prend soin de souligner qu'en l'état actuel des sources accessibles, la question de la « représentativité » d'un tel échantillon demeure insondable (p. xxxii) et, sur ce point, on le suit aisément. Dommage, néanmoins, qu'il nous dispense d'explications (on les trouvera dans la thèse) quant aux critères qui ont présidé au choix des 282 élus !

Que pouvons-nous savoir d'eux ? Cinq parties visent à en décider. Les deux premières mettent en regard, comme deux introductions jumelles, deux prismes complémentaires pour l'observation des pachas : [1] l'imaginaire des observateurs d'hier et des historiens d'aujourd'hui, d'une part ; [2] la formalisation administrative des notices biographiques retranscrites dans les SA. S'ensuit un triptyque, détaillant comment le « corpus » ainsi constitué permet d'étudier ces pachas successivement sous « trois angles d'approche biographique différents » (p. xxxiv) : [3] leur statut (« L'honneur des pachas », p. 107-199), [4] leur socialisation (« La fabrique des pachas », p. 201-299) et [5] le déroulement de leur carrière (« Une vie de pacha », p. 301-449). Chacune de ces parties est un monde en soi qui fourmille d'observations et de conclusions : en rendre compte par le menu semble hors d'atteinte. J'opte ici pour une autre approche : tenter de mettre en évidence la tectonique de l'ouvrage, ce qui en forme le soubassement. Trois massifs principaux émergent alors : la question de l'écriture de soi ; la notion sociologique d'État ; l'idée historique de temps. Au passage se lèveront toujours des interrogations supplémentaires, puisque c'est à cela aussi que sert le genre de la recension.

1. L'écriture de soi – C'est l'hypothèse transversale à l'ouvrage : en constituant les SA, véritable banque de données biographiques, l'État ottoman aurait « mis en branle (sinon valorisé) » le « souci de soi » parmi ses employés, contribuant ainsi au développement d'une « éthique autobiographique » (p. 89). Davantage donc que l'objet du présent ouvrage, les pachas en sont (en partie au moins) les sujets : eux-mêmes sont des « auteurs de vies de pachas » en devenir, des « figures de papier » appelées à dessiner leur propre origami (p. xxvii). L'écriture dès lors a le beau rôle : « tout commence par un récit » (p. 96), « c'est l'histoire d'un jeune homme » (p. 305)… Avant d'être prosopographique, et contrairement à l'impression de sécheresse quantitative que l'épithète suggère toujours, l'essai de OB est littéraire. Il débusque l'« ensemble rhétorique » qui sous-tend les discours (p. 10), met au jour l'« auxiliaire

(1) *Les Pachas du sultan. Essai prosopographique sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909)*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, thèse de doctorat (sous la direction de Gilles Veinstein), 2004, 2 vol., 815 p. (Je me permettrai d'en citer ci-dessous certains passages, lorsque la version publiée ne les reproduit pas.)

BCAI 25 (2010) Olivier Bouquet: Les Pachas du sultan. Essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909)., recensé par M. Aymes
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

socio-littéraire » qui porte les idéologies (p. 45). Et surtout, il veille à prendre soin de tout ce qui peut « enrichir l'imaginaire » du lecteur (p. 1 ; voir encore p. 447). D'où la richesse des illustrations qui émaillent le livre. D'où aussi l'agilité du verbe, qui jongle avec les temps et les aspects pour mieux ménager ses effets : ici au passé, là au futur. Par exemple, OB opte alternativement pour l'un ou l'autre lorsque vient le temps de présenter des conclusions : à la fin du premier chapitre de la troisième partie, il prend le risque d'un futur un brin péremptoire (p. 145 : « on sera désormais ramené à ces 282 pachas », « on hésitera à dire ») ; par contraste, la conclusion générale se love confortablement dans l'imparfait de narration, autour du trope « c'était à… », « c'était en… » (p. 451, 455, 456), et comme en écho à l'introduction du livre (p. xxv, xxvi, xxxi). La question corollaire de la régularité inhérente à ces régimes temporels nous retiendra plus loin.

On le comprend, il y a dans tout cela un « auteur de vies de pachas » plus en vue que les autres : l'écriture de soi est d'abord celle de OB lui-même. Il suffirait, à la manière des lecteurs de Proust se remémorant la phrase liminaire de la *Recherche*, de s'en tenir aux tout premiers mots des *Pachas du sultan* : « Si du pacha je » (p. xxi). Aussitôt, voici la figure du pacha prise en charge par le *je* du livre. Et c'est un *je* qui ne se dérobe ni ne s'esquive : il dit « Je le dis tout net » et ce pourrait être sa maxime (p. xxxi). La découverte des SA elle-même est relatée sur le mode de l'aventure autobiographique : « j'eus la chance », dit OB, de pouvoir consulter ces archives (p. xxxi) ; et au passage, il se targue volontiers d'avoir eu un accès sans égal aux originaux des registres, désormais microfilmés (p. 47). Si Abdülhamid II fut « lecteur de mille vies » (p. 454), OB aura été lecteur de 282 d'entre elles. Disons-le : c'est irritant. Mais aussi bien, c'est le plus sûr témoignage d'un bonheur d'écrire qui force l'admiration. Bref : on ne s'ennuie pas.

2. *L'État dans les états (de service) : les deux corps du pacha* – La notion d'écriture de soi doit cependant s'entendre – et c'est ce qui fait la force de l'hypothèse de OB – au double sens (actif et passif) du génitif : autant que d'un soi s'écrivant, il s'agit d'un soi étant écrit. Dans les notices préparant à la constitution des SA, les pachas utilisent la première personne du singulier ; elle est ensuite convertie en troisième personne lors de la retranscription dans les registres (p. 72-73). Cette combinaison de voix, *je* et *il*, actif et passif, donne corps à l'idée de OB d'étudier « le discours des *sicill* » en tant qu'il « s'alimente (et alimente) d'autres discours : il conforte la technique d'autopromotion des pachas ; il inspire l'hagiographie des revues officielles ; il coïncide avec l'effort de moralisation mis en œuvre dans les salles de classe. Loin d'être une figure de papier à usage interne et à fonction d'autorégulation administrative, il participe de la construction sociale de la réalité, hors du seul monde des registres » (p. 418). Semblable proposition redouble – après la reconnaissance d'un souci de soi – l'inscription de l'ouvrage dans le *discours* foucaldien. Mais OB sait aussi se souvenir du « tournant linguistique » et du retour à la « matérialité » archivistique qui s'ensuivirent (p. 50). Une formule proposée dans la thèse d'origine offrait, à cet égard, le plus compact condensé de son propos : « inférer à partir d'un produit matériel l'esprit de l'organisation humaine » (2004, n. 89, p. 86).

Au vrai, cette « inférence » puise ses prémisses au-delà des seuls discours décelables dans les SA : l'étude de OB fait fond sur toute une panoplie de notions et raisonnements sociologiques – dont l'index thématique ajouté en annexe, à la Paul Veyne, donne à voir l'immense vestiaire (p. 493-505). La reconstitution du *je* des pachas advient ainsi sur le mode du collectif, à la lumière des faits sociaux qu'il diffracte. Et parmi ceux-ci, un *primus inter pares* retient tout particulièrement l'attention : OB veut montrer comment les pachas de son échantillon se sont trouvés, de bien des manières, « adhérer à un concept de l'État » (p. 149). Autrement dit : les états de service que sont les SA deviennent, fait-il valoir, le moyen de comprendre de quels principes de cohérence l'État ottoman de la seconde moitié du xixe siècle pouvait être constitué.

Plusieurs points d'appui donnent prise à l'analyse cet « esprit d'État » (p. 208). Le scénario biographique suivant lequel se déroulent les parties 3 à 5 de l'ouvrage (statut, socialisation, carrière) est l'angle d'attaque le plus manifeste. OB ne s'en contente pas néanmoins et enrichit ce schéma de problématiques suggérées par un comparatisme bien senti : il envisage ainsi de définir l'administration civile ottomane du xixe siècle « comme catégorie positive inclusive de "corps" à la française » (p. 59), ou de considérer les pachas comme des « fonctionnaires » (p. 149, 210), tout en s'interrogeant sur la « noblesse dans l'État » (à distinguer de la noblesse d'État) qu'ils constituent (p. 213). Or, ces questions, il faut le souligner, ne sont pas des digressions improvisées ou des figures imposées : elles s'inscrivent au contraire de plain-pied avec l'architecture intellectuelle de l'ouvrage, qui se revendique de la sociologie historique française, héritée de Pierre Bourdieu *via* Christophe Charle (sans doute l'auteur le plus cité du livre). Là est en quelque sorte le « liant » épistémologique : la conviction qu'il existe une certaine « homogénéité du groupe » des pachas (p. xxxii), associée notamment à une « identité socio-politique » (p. xxxiii) ; l'idée selon laquelle « plus la fonction publique est haute, plus elle prend l'allure d'un corps cohérent et

BCAI 25 (2010) Olivier Bouquet: Les Pachas du sultan. Essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909)., recensé par M. Aymes
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

unifié » (p. 133). Sans doute, à d'autres occasions, OB préfère-t-il emprunter à Luc Boltanski la notion moins holistique de « groupe "englobant" » (p. 163), ou bien admet-il « qu'on ne saurait parler d'*une* haute fonction publique ottomane » (p. 168) ; concluant son étude du statut qu'implique le titre des pachas, il souligne même que ceux-ci « ne sauraient constituer aucun corps » et qu'il n'est « pas étonnant que les Ottomans n'y voient pas un groupe collectif » (p. 198). Mais aussitôt après il se ravise : non, malgré tout, le titre de pacha est « trop unique chez les Ottomans pour ne pas délimiter un monde de l'honneur, un espace de l'entre soi, pour ne pas cristalliser une *conscience de statut* » (p. 199, souligné par l'auteur). Et plus loin, d'affirmer : « le biais est limité : le groupe est unifié par la communauté du titre » (n. 7, p. 203). Pour caractériser le groupe des pachas, c'est d'ailleurs de *cohérence* que OB parle, plutôt que de cohésion (p. 133, 180) : la régularité mise en évidence se trouve ainsi associée à une nécessité logique (sur le modèle du « trop […] pour ne pas […] » ci-dessus), plutôt qu'à une loi établie sur une base empirique. Autrement dit, le raisonnement sociologique de OB ressortit davantage au *modus operandi* d'un savoir hypothético-déductif qu'à celui d'une généralisation inductive. C'est un choix, et l'auteur sait le faire valoir. Il n'en laisse pas moins ouvertes des zones de discussion : car parler de la cohérence d'un groupe social ne va pas davantage de soi que de considérer un marché financier comme rationnel.

Qui plus est, à ainsi s'en remettre au postulat d'un « esprit d'État », ne minore-t-on pas à l'excès la contingence dont, comme configuration plutôt que comme concept, l'État est traversé ? Autrement dit, une fois inféré, à partir du « produit matériel » des SA, « l'esprit de l'organisation humaine », que sait-on exactement de cette organisation elle-même ? OB souligne, mais seulement en passant, combien l'établissement des SA eux-mêmes a pu être tributaire de « l'existence de rythmes multiples de circulation de l'information selon les administrations » (p. 82-83) ; il relève que les nomenclatures connaissent à l'occasion du « flottement » (p. 110), de l'hétérogénéité (p. 154), des confusions (p. 114), des tâtonnements (p. 73). Mais tout au plus s'agit-il là de notes marginales, sans conséquence. Il y avait pourtant une autre possibilité, d'ailleurs envisagée dans la thèse : « Si je prends le texte des *sicill* comme un "pluriel de textes" », proposait OB (2004, p. 440, citant R. Barthes, *S/Z*, Paris, Seuil, 1970, p. 11). Voilà qui pouvait inciter à la recherche des distorsions et des dissonances susceptibles d'avoir fait souffrir les deux corps (textuel et social) du pacha. La phrase a été, dans le livre, oblitérée (p. 418, passage cité *supra*). En dernier ressort, « le corpus » (p. xxxii) demeure la garantie d'une homogénéité sans faille, tous corps confondus.

3. « C'était le temps des pachas » – Un autre soutènement du livre, au croisement des deux précédents, tient au temps dans lequel il s'inscrit. Le temps, ou plutôt les temps, car il y en a deux en fait (à l'image du dédoublement entre parfait de constatation et imparfait de non-constatation en turc, cf. n. 114, p. 78) : l'un est une unité de compte, c'est le « passé déterminé » qui égrène un « ordre événementiel consacré » (*ibid.*, citant J. Deny) ; l'autre est une unité d'action, qui produit l'intrigue par laquelle l'opération historiographique advient – un passé déterminant, en somme. L'approche de OB procède de cette double aspiration à la périodisation : situer le moment étudié dans la plus longue durée de l'avant et de l'après ; et mettre au jour le principe de régularité *sui generis* que ce moment recèle, afin de l'instituer en *époque*.

C'est un mérite supplémentaire des *Pachas du sultan* que de ne pas se cantonner aux limites chronologiques fixées par son sous-titre, mais au contraire de s'en affranchir avec panache. En aval, il multiplie les ouvertures vers la période républicaine – l'épilogue « Les derniers pachas, et puis le souvenir » n'en est que la plus visible des manifestations (p. 467-469). Conscient de ce que peut apporter « une réflexion d'*ancien régime* à la problématique de *l'émergence de la Turquie moderne* » (p. 148, souligné par l'auteur), il tire de son travail des hypothèses nuancées concernant la capacité d'adaptation des pachas de la carrière militaire qui, plus forte que celle des civils, pourrait expliquer le rôle joué par l'armée durant la révolution jeune turque de 1908 et au-delà (p. 216, 261). Plusieurs autres de ses publications récentes – dans *Critique internationale*, n° 30 (2006/1), *Vingtième Siècle*, n° 99 (2008/3), l'*International Journal of Turkish Studies*, n° 14/1-2 (automne 2008) – attestent de cette disponibilité de réflexion sur la transition post-impériale. Simultanément, dans son approche des SA, OB se montre sensible au temps long de l'avant : constamment, il resitue ces archives dans la durée d'une « culture bureaucratique ancienne » (p. 60, 66, 454) – fût-ce pour mieux souligner le caractère « inédit » de cette consignation-là (p. 62-64).

Ici, nous touchons à l'autre versant du répertoire temporel déployé par l'ouvrage : ce n'est plus le temps comme séquence chronologique, mais le temps comme moment marquant, détaché – *epochal*, dirait-on en anglais. Aux yeux de OB, le pacha est un « homme de son temps », ou « de son siècle », étant par ailleurs entendu que « le xixe siècle est le siècle de l'État » (p. 46, 149 et 209 respectivement). Encore en conclusion, il souligne que les pachas « étaient les hommes du xixe siècle plus que les fonctionnaires en germe du xxe siècle » (p. 463). Il semble donc bien que ce temps-là, comme plus haut le groupe social, soit

BCAI 25 (2010) Olivier Bouquet: Les Pachas du sultan. Essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909)., recensé par M. Aymes
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

un facteur de cohésion du donné empirique, voire de cohérence de la mise en intrigue historique.

Les indices ne manquent pas, pourtant, qui remettent en question cette uniformité présumée et font valoir la possibilité d'un temps hybride, voire d'une confusion des temps, sans autre logique possible que celle du « ou bien… ou bien… ». Un exemple : on aurait attendu du pacha, homme de son siècle au siècle de l'État, qu'il fût « fonctionnaire »… si l'on avait pu être certain que semblable statut eût été institué pour de bon à l'époque (p. 149 et 210). Ailleurs, l'étude des « multiples possibilités de passage entre les différents réseaux scolaires » oblige à se départir de l'idée schématique suivant laquelle le « moderne » se superposerait au « traditionnel », pour préférer celle d'une « interdépendance » (p. 258-259). Dans ce même registre, OB avait dans sa thèse une phrase des plus magistrales : « La culture des administrateurs du XIXe obéit à une intégration syncrétique de conceptions anciennes, prégnantes, contrairement aux théories de la modernisation ottomane qui en font la projection exclusive de logiques institutionnelles nouvelles » (2004, n. 98, p. 87). Et puis, il y a plus troublant encore : force est parfois d'envisager que la « désignation anachronique » se soit frayé un chemin jusqu'au cœur des formidables SA (p. 59) – c'est la rançon du « savoir administratif accumulé » (p. 102). Ainsi le « XIXe », de temps-à-tout-faire d'une périodisation simplificatrice, devient-il le noyau fissile d'une histoire-problème.

N'allez pas croire, donc, que les pachas fussent d'un temps et d'un seul : ils étaient, sont, de plusieurs au contraire et n'ont pas fini de nous occuper. D'ici là, *carpe diem* : le livre de OB est un régal d'alacrité.

Marc Aymes
CNRS - Paris

BCAI 25 (2010) Olivier Bouquet: Les Pachas du sultan. Essai sur les agents supérieurs de l'État ottoman (1839-1909)., recensé par M. Aymes
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net